

VATICAN II, LA SUITE DE VOS TÉMOIGNAGES

« Mon histoire du concile »

Quel chambardement que ce concile Vatican II, il y a cinquante ans ! Cela fait quatre numéros que, grâce à ses lecteurs, *L'appel* raconte comment cet événement a bouleversé les vies. Certains de nos témoins n'ont pas hésité à nous écrire de longs messages, voire des chapitres entiers, où, par le menu, ils retracent « leur » concile. Pour terminer cette série, nous leur cédon's la plume. Tout en leur demandant de pardonner les coupes que nous avons dû faire dans leurs textes.

QUE FAISAI-JE CE JOUR-LÀ ?

« 11 octobre 1962, un jeudi. C'est la pleine lune. Je l'ai vue à travers la fenêtre de ma chambre donnant sur l'orée du bois avant de m'endormir la veille. Dans dix jours ce sera la crise de la baie des cochons à Cuba. Je suis élève au collège St-Roch Ferrières qui s'appelle encore petit séminaire, peut-être pourvoyeur de vocations sacerdotales. Je suis en 4^e latin-grec. La première heure de cours se termine et notre professeur nous informe que nous sommes invités à nous rendre à la salle de gymnastique. Le directeur, sur pied de guerre depuis cinq heures du matin peut-être, est parvenu à dresser veille que veille une TV en noir et blanc. La cérémonie d'ouverture du concile est retransmise. Nous la suivons un peu sceptiques, ce sont deux heures de cours qui sautent. Nous voyons des dizaines d'évêques défilant dans la basilique St-Pierre pour invoquer l'Esprit-Saint. L'importance de l'évènement est bien rendue par le commentateur. Nous voyons Jean XXIII sur la sedes gestatoria, en train de boire un bol de bouillon. C'est un des seuls aliments qu'il peut encore déguster. Plus tard, nous saurons qu'il est atteint d'un cancer. Il n'a plus que trois mois à vivre. Le soir de ce 11 octobre, Jean XXIII s'adresse au monde pour dénoncer les pires catastrophes et surtout pour inviter



VOTRE CONCILE. Derniers témoignages de la série.

tous les parents à embrasser leurs enfants ce soir. (...) Nos professeurs de religion iront plus loin en nous parlant de l'œcuménisme, de l'ouverture au monde, de la liberté religieuse, de la collégialité des évêques. Le pape Paul VI est élu le 21 juin 1963. Le directeur, encore et toujours, a installé la radio au réfectoire pour entendre la proclamation « Habemus Papam ». Paul VI continuera le concile. Le 8 décembre 1965, se clôture cette quatrième session. Débutant en 1966 des études universitaires à Louvain (Leuven), j'en fais l'expérience au niveau de la paroisse universitaire. Je découvre les délices de la messe complète en français (consécration comprise). L'année 1966-1967, je suis huit cours de philosophie et de sciences religieuses. Dans ces cours, les actes du

concile sont étudiés commentés et approfondis. (...) *Paris-Match* divulgue des images d'eucharisties d'avant-garde aux Pays-Bas (communion dans la main). En 1967, l'abstinence du vendredi est supprimée pour être remplacée par une attitude de conversion dans notre vie de chrétien. Les évêques recommandent toutefois une solidarité avec les poissonniers (sic). En 1969, c'est la communion dans la main. En 1968, c'est *Humanae vitae* de Paul VI (décision personnelle de Paul VI contre l'avis de son entourage). Cette encyclique le fait rétrograder au rang des conservateurs. En 1967, toujours, les évêques de Belgique autorisent les messes le samedi soir s'adaptant de la sorte à la réalité sociologique. (...) Aujourd'hui, je garde intacte en moi cette espérance en un Dieu trinitaire qui a reçu un grand coup de pouce le 11 octobre 1962. » (Jean-Luc L.)

MON CONCILE

« J'avais dix-sept ans en 1962, le Concile est arrivé pour moi à point nommé. (...) Quelle chance, cette ouverture vers les autres chrétiens. Dans les années 60, j'ai eu la chance de participer aux premières rencontres œcuméniques, souvent animées et soutenues par le chanoine Huart qui allait devenir évêque de Tournai en 1978. Mon souvenir le plus frappant se

UNE NOUVELLE CATÉCHÈSE

« 18 juillet 1965. 20h. Ce dimanche matin, Mgr Charue nous a ordonnés. Nous sommes vingt-trois. Le soir, l'évêque de Namur a fait part d'une décision qui m'éffraie : il m'envoie à Leuven pour deux ans d'études. (...) À la rentrée de septembre, je fais connaissance des treize étudiants avec lesquels je vais suivre les cours. (...) La formation repose sur deux volets : des cours de théologie de haut niveau et des cours de sciences humaines. (...) Tous les mercredis, la faculté des sciences religieuses fait salle comble en proposant des cours d'exégèse et de théologie. Un vaste public s'y retrouve. (...) Besoin d'apprendre avec enthousiasme et de comprendre avec intelligence le bouleversement des idées tant dans l'Église que dans le monde. Le vent de Vatican II anime les esprits et les cœurs. En février 1969, je me retire pour quelques jours à l'abbaye de Wavreumont. La messe conventuelle est célébrée au petit matin dans une salle attenante à l'église. (...) Je suis assis parmi les moines réunis autour d'une grande table ovale recouverte d'une nappe tissée de laine brute. Simplicité, fraternité, proximité. C'est donc cela, l'eucharistie pour demain ?

Juillet 1971. (...) Mgr Charue me donne, avec l'abbé Forthomme, la mission de repenser la formation chrétienne des enfants dans les paroisses. (...) Des laïcs, pères et mères de famille, se lèvent pour prendre en main la catéchèse. Pour la plupart, ils ne sont pas pédagogues de métier ou théologiens de formation. Comment procéder ? Avec quels instruments ? (...)

Depuis des années, une série de méthodes ont été publiées. Mais ces modèles « anciens » sont devenus obsolètes. Le monde dans lequel grandissent les enfants change à grands coups. Le contenu des messages d'hier semble d'un autre temps. (...) La pensée ne se fait plus dans des bureaux ou dans des lieux savants mais autour des tables de travail, dans les rencontres, les partages. Les acteurs de terrain y ont une place prépondérante. De la pensée vers l'expérimentation ; des essais vers la pensée affinée. (...) Les intentions du concile ne sont pas loin : il donne à tous l'impulsion pour la recherche. N'est-ce pas là que se produit le souffle de l'Esprit créateur ? » (Georges D.)

situé le soir d'une rencontre, tout au début, au temple de Boussu-Bois St-Joseph, à l'occasion de la semaine pour l'Unité où j'ai été surprise de voir et d'entendre nos frères protestants prendre une part active. Il y avait eu plusieurs prières d'intercession. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et, pour la première fois de ma vie, j'ai « inventé », de façon publique, une intention dans ce sens : joie d'être ensemble, différents mais fils d'un même Père. J'étais tellement émue de nous voir réunis, catholiques et protestants, que j'ai pleuré d'émotion et de joie, en remerciant le Seigneur de ce qu'Il avait permis grâce au concile.

J'étais alors jeune, je voulais travailler à la mission du Seigneur. Je me sentais indigne et pourtant, j'ai « osé » me présenter au conseil pastoral diocésain où j'ai été cooptée, la première fois par le MOC, mais ensuite, j'ai toujours été élue démocratiquement. Cette grande aventure a duré plus de trente ans. (...)

Le concile a aussi permis que des laïcs soient observateurs dans les conseils presbytéraux. C'est ainsi qu'à mon grand étonnement, j'ai été désignée par le conseil pastoral comme observatrice au conseil presbytéral du diocèse de Tournai pendant huit ans, jusqu'en 1977-78. La première fois, j'étais seule. Moi, une jeune femme de vingt-cinq ans, cela était impensable, inimaginable avant le « renouveau ». Pour le deuxième mandat, il y avait un homme avec moi. « Leur » affaire (l'annonce de la Bonne Nouvelle) devenait aussi notre

affaire. Nous nous sentions responsables. (...) Cela a été des années enrichissantes, de découvertes, d'approfondissement qui ont fait qu'après, je ne faisais plus de catégories entre progressistes et conservateurs car chacun était animé par le désir de faire « résonner » la Bonne Nouvelle.

J'ai découvert aussi qu'un laïc avait le « pouvoir » de discuter avec son curé, de lui expliquer son point de vue et parfois même (le nôtre était conservateur) de le faire changer d'avis. (...) Au début, de 1969 à 1977, j'ai aussi eu la chance de côtoyer Mgr Himmer, un homme de grande intelligence, très humble, ouvert, social... Jusque-là, l'évêque était, pour moi, une personne inaccessible, lointaine... J'ai découvert un Père, un berger qui a le souci de ses ouailles et notamment des plus pauvres. (...)

Il a souvent été dit, répété, que beaucoup de laïcs n'ont pas suivi. Mais, jusqu'au concile, nous étions considérés comme des enfants. Nous ne pouvions rien dire, rien faire... et puis, tout d'un coup, nous avons été considérés comme des adultes. Beaucoup de gens ont eu peur, ils n'étaient pas préparés et je pense surtout, qu'à beaucoup d'endroits, on ne leur a pas expliqué, proposé des cheminements pour comprendre la grande révolution spirituelle voulue par le concile. À nous aujourd'hui, de nous poser et reposer la question : Qu'avons-nous fait du concile ? Comment le vivre aujourd'hui, au XXI^e siècle ? » (Maria B.)

Témoignages mis en forme
par Frédéric ANTOINE